CRITIQUE, festival. BLANDFORD FORUM, Dorset Opera Festival (Coade Theatre), le 22 juillet 2026. SAINT-SAËNS : Samson et Dalila. M. Heydorn, W. W. Choi, A. Gusev… Paul Carr / Jeremy Carnall

Des voix superbes, un chœur incandescent, une mise en scène qui doute… Dans le Samson et Dalila de Camille Saint-Saëns proposé actuellement par le Dorset Opera, les voix sont fortes, le chœur exemplaire, et l'Orchestre du Dorset Opera placé sous la direction de Jeremy Carnall, joue avec une conviction réelle. Le metteur en scène Rufus Martin propose un décor unique, un temple lourdement dévasté, et il ne bougera pas de la soirée. J'y ai d'abord vu le sanctuaire ruiné des Hébreux vaincus, ce qui se lit fort bien ; au baisser du rideau, il est devenu le temple des Philistins eux-mêmes, celui que Samson fait s'effondrer sur leurs têtes lorsque sa force lui revient un instant.

L'idée, me semble-t-il, est de ne rattacher l'histoire à aucun lieu ni à aucune époque, la ruine valant pour toutes les guerres qui continuent de défigurer notre propre monde; ce qui, comme concept, ne manque pas de force. L'Histoire n'est qu'un long cortège de religions qui viennent et s'en vont, leurs temples élevés puis réduits aux gravats, et le procédé ne montre aucun signe d'essoufflement en notre siècle; qu'un seul sanctuaire en ruine les représente toutes, voilà qui a tout son sens. Les costumes de **Libby Watson** épousent cette intemporalité ; il en résulte toutefois que le spectateur arrivant sans quelque connaissance de l'ouvrage, ou du *Livre des Juges*, pourrait avoir peine à dire de quel temple il s'agit, ou pourquoi il gît en ruine avant même que le drame ait commencé.

Heureusement, la force du chant offre à la soirée une assise solide. La Dalila de **Mae Heydorn** est ce que l'on entend de plus beau ici, grâce à un instrument riche et sombre, employé avec une véritable intelligence, et doté d'une réelle profondeur. « Le *Printemps qui commence* » fut modelé avec une aisance ravissante, et « *Mon cœur s'ouvre à ta voix* » s'éleva avec cette assurance sans hâte qui fait que toute une salle retient son souffle. Elle colore le français admirablement et jamais ne force l'effet. Le Grand Prêtre de Dagon d'**Alexey Gusev** est une créature proprement effrayante, chantée d'un baryton ample et inflexible, jouée avec un plaisir manifeste pour la cruauté du personnage. **Jonathan Eyers** rend Abimélech parfaitement odieux dans le bref moment que lui laisse le rôle, et **Aidan Smith** prête une basse chaude et assurée au Vieillard hébreu, suppliant Samson de se souvenir de son Dieu et d'oublier la femme. Tous deux, soit dit en passant, tiennent aussi des rôles principaux dans ***L'Elisir d'amore* du festival.**

Le Samson de **Won Whi Choi**, pour ses débuts au Royaume-Uni, s'impose au fur et à mesure de la représentation. Au premier acte il parut un peu en retrait, la voix impressionnante mais

le personnage pas tout à fait incarné, et je commençai à me demander comment tournerait la soirée. Après sa chute, il s'éleva à la hauteur du rôle et porta enfin tout le poids de la tragédie. Sa scène finale dans le temple fut d'une véritable puissance.



Choix de mise en scène ou non, il règne peu de chaleur entre les deux amants jusqu'après la fatale tonte, et Dalila avait fort à faire avec un Samson si chevelu. L'instant où elle saisit enfin les ciseaux a des conséquences à faire dresser les cheveux sur la tête: le jeu de Choi s'anime alors avec une vivacité soudaine. Vient ensuite le cordon rouge. Une longueur de corde écarlate paraît par intervalles pour lier Samson, et à d'autres moments pour ligoter ou relier divers autres personnages, et j'avoue qu'à la fin je ne savais plus trop ce qu'elle était censée signifier. Le destin, peut-être. La

servitude, possiblement. Les liens de la foi, à la rigueur. Quelle qu'en fût l'intention, le sens en demeurait hors de portée. Une production aussi bien chantée n'a guère besoin d'un symbole qu'il faut déchiffrer.

Curieux, aussi, le sort réservé aux surtitres. Saint-Saëns et Ferdinand Lemaire ne sont point pudiques : les Hébreux invoquent le Dieu d'Israël, ils chantent Israël brisant ses chaînes, et le mot retentit sans cesse depuis le plateau dans un français parfaitement audible. Or les surtitres anglais écartent doucement le nom. Étant donné le souhait affiché de Carr de ne lier l'ouvrage à aucun conflit particulier tandis que brûle le Proche-Orient, on conçoit aisément la pensée ; c'est simplement une pensée qui résiste mal au contact du plateau. L'opéra est un récit biblique sur les Israélites et les Philistins, tiré du seizième chapitre du *Livre des Juges*, et l'est depuis 1877. Nul ne vient à *Samson et Dalila* en attendant une prise de position sur le Proche-Orient, et faire dire aux surtitres autre chose que ce que chantent clairement les interprètes ne résout rien ; cela ne fait que décaler d'un pas les surtitres par rapport à la scène.

C'est pourtant dans la chorégraphie confiée au chœur que je fus le moins convaincu. Les intentions d'**Alicia Frost** dans la célèbre *Bacchanale* sont assez claires, et intéressantes : elle a cherché la menace là où l'on nous sert d'ordinaire l'étalage érotique, nous offrant une grappe de combattants ivres de conquête, et sur le papier l'idée est excellente. À la place de la sensualité, nous eûmes un piétinement pesant d'une bande de sbires à la mine patibulaire, tandis qu'ailleurs les Philistins passèrent une grande partie de la soirée à onduler et à agiter les bras d'une manière qui évoquait davantage un cours de bien-être qu'une civilisation décadente au bord du châtiment divin. Dans la **Bacchanale**, où la partition réclame l'abandon, nous eûmes beaucoup d'affairement.



Il y avait un certain plaisir, tout de même, à voir les brutes d'un soir… reparaître en soldats en *kilt*, éclopés, éméchés et parfaitement grivois, dans l'autre production du festival (*L'Elisir*). Le chœur, préparé par **Stephen Harris**, est le cœur battant de ce festival, et il était dans une forme magnifique, se jetant dans le drame avec autant d'ardeur que dans le chant : la lamentation initiale avait le poids et la désolation voulus, et les grandes effusions chorales emplissaient le ***Coade Theatre*** d'une manière qui rappelle pourquoi l'on fait le voyage. **Jeremy Carnall** tint la fosse nette et sûre d'un bout à l'autre, et la merveilleuse orchestration de Saint-Saëns, tout de menace, passait la rampe avec éclat. Sans que ***Dorset Opera*** y fût pour rien, le plaisir de la soirée fut mis à l'épreuve par une chaleur accablante ; quelques spectateurs s'éclipsèrent, et à un moment de fatigue aussi, je me surpris à songer: *pardonne-moi, Dalila, je ne suis pas sûr d'en pouvoir supporter davantage.* Mais, à la différence de Samson, je gardai la foi.

Une soirée chaude, donc, et curieusement partagée. Sur le plan purement musical, c'est une réussite considérable, superbement chantée et finement jouée, et il fut de longs moments où je laissais simplement la scénographie s'effacer pour écouter. Si le jeu manqua parfois de dynamisme, et si l'alchimie entre les amants ne vient jamais tout à fait, vocalement le doute n'était pas permis : le Samson de Choi gagne régulièrement en puissance au fil de la soirée pour finir en voix souveraine. Mais un opéra du désir a besoin d'un peu de désir, et un opéra sur une civilisation condamnée doit faire paraître cette civilisation dangereuse plutôt qu'un brin ridicule. **Paul Carr** a réuni les ingrédients, et quelques idées véritablement intéressantes, sans tout à fait se fier ni aux uns ni aux autres. Allez-y pour les voix et pour le chœur, qui valent à eux seuls le déplacement; vous constaterez peut-être que le chant demeure longtemps après que la mise en scène s'est effacée. Une production aux fondations un peu fragiles, à l'image du temple qu'elle fait crouler.

CRITIQUE, festival. BLANDFORD FORUM, Dorset Opera Festival (Coade Theatre), le 22 juillet 2026. SAINT-SAENS : Samson et Dalila. M. Heydorn, W. W. Choi, A. Gusev… Paul Carr / Jeremy Carnall. Crédit photographique (c) droits réservés

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 25 juillet 2026. 2ème des 4 concerts « Master Fest »

Il règne toujours, au sublime Teatro Thalia, une atmosphère singulière depuis le début de cette 12e édition du *Verão Clássico Festival & Academy*. La disparition brutale, la veille de l'ouverture, du violoniste Stephan Picard, a profondément marqué les esprits. Le concert d'ouverture « *Master Fest* » lui avait été dédié, tout comme l'intégralité de cette édition. Et ce 25 juillet, pour le deuxième concert des « *Master Fest* », c'est avec une émotion toujours vive mais désormais mêlée à une énergie résiliente que le public s'est retrouvé dans ce théâtre chargé d'histoire. La soirée, placée sous les signes de Mozart et de Chostakovitch, offrait un programme d'une grande charge émotionnelle, où les Professeurs de l'Académie partageaient, *au final,* la scène avec leurs Etudiants de l'Académie – dans une belle démonstration de transmission et de communion artistique.

La soirée s'est ouverte sur un enchantement : les ***5 Pièces pour 2 violons et piano*** de **Dimitri Chostakovitch**. Que d'équilibre et de complicité entre **Eszter Haffner**, au violon,

Filipe Pinto-Ribeiro, au piano, et le jeune académiste américain **Jayden King**, âgé de seulement 11 ans, qui avait déjà électrisé la veille lors du second concert « *Talent Fest* » ! Le *Prélude* s'est déroulé avec une élégance toute classique, la *Gavotte* a fait danser les archets avec une légèreté exquise, et l'*Elegy* a déployé une mélancolie d'une beauté bouleversante. La *Valse*, tourbillonnante et nostalgique, a été suivie d'une *Polka* endiablée qui a emporté l'audience dans un tourbillon de joie. Rarement la musique de Chostakovitch, si souvent teintée d'amertume, n'avait paru aussi lumineuse. **Jayden King**, malgré son jeune âge, a fait preuve d'une maturité et d'une aisance confondantes, dialoguant d'égal à égal avec ses aînés. Une entrée en matière éblouissante !

Puis vint un moment de grâce absolue avec le ***Trio pour Cordes* KV. 266** de **W. A. Mozart**. **Eszter Haffner**, au violon, **Johanna Ott**, jeune académiste autrichienne, et **Matteo Fabi**, violoncelliste italien de l'Académie, ont tissé une tapisserie sonore d'une délicatesse infinie. L'*Adagio* initial, d'une noblesse et d'une profondeur méditatives, a été suivi d'un *Menuetto* d'une élégance toute viennoise. Les trois artistes, unis par une complicité manifeste, ont su rendre hommage à la grâce et à l'équilibre parfaits du compositeur salzbourgeois. Une lecture pétrie de sensibilité et de retenue, qui a littéralement envoûté le public lisboète.

La soirée a alors pris un tournant plus sombre et plus intime avec les ***Satires (Pictures of the Past)*** de **Chostakovitch**. C'est **Anna Samuil**, soprano d'une palette expressive infinie, qui s'est emparée de ce cycle de cinq *mélodies*, accompagnée au piano par son mari **Matthias Samuil**. Dès la première *satire*, « *To a critic* », son jeu dramatique, sa diction ciselée et son art du contraste ont donné vie à ces tableaux satiriques avec une intensité confondante. « *Spring awakening* » fut un instant de légèreté ironique, tandis que « *The descendants* » déroula une mélancolie teintée d'absurde. Le *climax* fut atteint avec « *The Kreutzer Sonata* », où la voix d'Anna Samuil, tour à tour

suppliante et déchirante, a dépeint avec une puissance tragique la violence et la passion contenues dans le texte. **Matthias Samuil**, au piano, a été un partenaire d'une grande intelligence, capturant avec une précision chirurgicale l'ambiance tantôt caustique, tantôt désespérée de ces pages. Une prestation magistrale qui a laissé le public suspendu à chaque mot, à chaque note.



Le point d'orgue de cette soirée mémorable fut cependant le ***Concerto N°12*** de **Mozart**, interprété par un ensemble d'exception. Au piano, le directeur artistique du festival, **Filipe Pinto-Ribeiro**, déployait un toucher d'une transparence et d'une élégance rares. **Eszter Haffner**, au violon, et **Alexandra Scott**, à la contrebasse, formaient le noyau soliste, entourés d'une pléiade de jeunes académistes : **Alfonso Pinto-Ribeiro, Anna Gerber, Johanna Ott** et **Sonja Bogner** aux violons, **Gustavo Rebelo** et **Rachel Korenhof** aux altos, et **Matteo Fabi au** violoncelle. Dès l'*Allegro* initial, l'évidence s'est imposée, et un dialogue vibrant entre les générations a fait jour, une

conversation exaltée entre maîtres et élèves. Filipe Pinto-Ribeiro, avec un doigté d'une légèreté aérienne, a su insuffler à chaque phrase la grâce mozartienne, tandis que la section des cordes, menée par Eszter Haffner, répondait avec une précision et une chaleur remarquables. L'*Andante*, d'une beauté céleste, a offert des instants de pure introspection, où le piano et les cordes se mêlaient dans un échange d'une douceur infinie. Le *Rondeau. Allegretto* final, pétillant de vie et d'énergie, a emporté la salle dans une joie communicative, concluant ce *concerto* par un feu d'artifice de virtuosité et d'élégance. Les jeunes académistes ont fait preuve d'une discipline et d'une musicalité exceptionnelles, se fondant dans le tissu sonore avec une aisance confondante. Une véritable leçon de musique, où le respect du texte mozartien s'alliait à une spontanéité et une fraîcheur irrésistibles.

À la fin de cette œuvre magistrale, les applaudissements furent longs, nourris, mêlés d'une émotion palpable. Ce deuxième concert « *Master Fest* » aura été une célébration de la vie et de la transmission, un hommage vibrant à **Stephan Picard** dont l'esprit semblait flotter sur la scène du **Teatro Thalia**, souriant à cette jeunesse talentueuse qui poursuit son chemin avec passion. Dans ce programme audacieux, mariant l'élégance classique de Mozart à l'ironie mordante de Chostakovitch, le ***Verão Clássico*** a une fois de plus démontré la vitalité et la richesse de sa proposition artistique. Sous la direction énergique et passionnée de **Filipe Pinto-Ribeiro**, l'Académie est un creuset où se forgent les artistes de demain, guidés par des maîtres exceptionnels. Et tandis que la soirée s'achevait, une certitude s'imposait : ce festival est une authentique communauté, une famille unie par l'amour de la musique – et le souvenir lumineux de celui qui nous a tragiquement quittés il y a quelques jours seulement…

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 25 juillet 2026. 2ème des 4 concerts « Master Fest ». Crédit photographique (c) Andreia Carvalho

CRITIQUE, festival. BLANDFORD FORUM, Dorset Opera Festival (Coade Theatre), le 21 juillet 2026. DONIZETTI : L'Elisir d'amore. H. Hong, J. Broadhurst, J. Eyers, A. Smith… Andy Morton / Frank Zielhorst

Deux choses nous ramènent sans cesse au *Dorset Opera Festival*, et toutes deux étaient ici réunies à foison. La première est un chœur d'une taille qui lui permet de faire ce qu'un chœur est censé faire… et la seconde, une musicalité d'un niveau à faire honte à des maisons dix fois mieux dotées.

Ajoutez-y une mise en scène aussi limpide et posée que celle d'Andy Morton, pour cette nouvelle production de *L'Elisir d'amore* de Gaetano Donizetti, et vous tenez une soirée qui vous renvoie chez vous le sourire aux lèvres !

Le cadre est victorien, et cela fonctionne à merveille. Les décors automnaux de **Rufus Martin** et les costumes de **Libby Watson** nous donnent un village de pommiers, de haies vives et de dur labeur, franchement anglais plutôt qu'italien de convention. Que ce soit le Dorset, on le comprend surtout par les surtitres, rédigés dans un curieux parler rustique dont on m'a assuré qu'il était bien celui d'un campagnard du cru, encore que, vivant essentiellementà **Blandford Forum**, le public soit assez bien placé pour en juger lui-même. Ces mêmes surtitres font refiler à Dulcamara du *gin* de Plymouth en guise d'élixir miraculeux.

Puis l'ère industrielle fait son entrée fracassante: le charlatan arrive en train à vapeur, et Belcore repart par un convoi ultérieur une fois éconduit. Le trait est plus fin qu'il n'y paraît. L'arrivée du chemin de fer à Blandford fut l'un des grands événements du siècle victorien de la ville, et elle a laissé partout son empreinte: l'architecture industrielle qui subsiste, les hôtels et les auberges qui prirent des noms ferroviaires et les gardèrent. Un public assis à deux ou trois kilomètres de là n'a besoin d'aucune note en bas de page. D'un seul geste, la production nous dit que le monde extérieur a pénétré dans cette vallée, et que plus rien n'y sera tout à fait pareil.



Il ne faut d’ailleurs pas un grand effort pour deviner de quel comté il s’agit. Placez une fermière indépendante, un soldat fanfaron en uniforme et un valet de ferme honnête et patient dans un village du Dorset, et vous obtenez Bathsheba Everdene, le sergent Troy et Gabriel Oak. C’est Loin de la foule déchaînée mis en airs, et les caractérisations le confirment: l’Adina de **Haeran Hong** a l’assurance vive de Bathsheba et son penchant à jouer d’un soupirant pour voir ce qui arrivera, le Belcore de **Jonathan Eyers** tout en superbe, et le charme superficiel de Troy, et le Nemorino de **Jay Broadhurst** a la patience d’Oak et son refus d’abandonner. La résonance locale fait la moitié du travail de Morton, et donne à l’ouvrage un poids de sentiment vrai que la sempiternelle carte postale italienne gorgée de soleil n’atteint jamais.

C’est dans la direction d’acteurs que tout se joue vraiment. En Adina, **Haeran Hong** est en plein dans le rôle, brillante et

vive d’esprit dans la colorature, et jamais réduite à l’ornement. Elle laisse voir le calcul derrière la taquinerie, et lorsque la tendresse affleure enfin, elle touche parce qu’elle l’avait si soigneusement dissimulée. Son timbre est chaleureux là où il pourrait si aisément se faire vitreux, ce qui convient à une fermière victorienne bien mieux que l’habituelle approche de porcelaine. Le Nemorino de J**ay Broadhurst** tient l’ensemble. À vingt-quatre ans, il est fort impressionnant et jamais ne bascule dans le ridicule. La célèbre *aria* « *Una furtiva lagrima* » fut admirablement délivrée, calme et sans apprêt. De son côté, **Jonathan Eyers** nous donne un Belcore d’un amour-propre énorme et d’une bien mince conscience de soi, paradant en *kilt*, tout à fait certain d’être un don du ciel, et chantant d’un baryton ferme qui rend la fanfaronnade drôle plutôt que lassante. Mieux encore, le Dulcamara d’**Aidan Smith**, charlatan d’un charme fou et sans la moindre vergogne, travaillant la foule comme un camelot qui sait la maréchaussée à trois rues de là. Le débit du *parlando* est net, chaque mot audible, et le minutage comique superbe. Sa scène de jeu avec Belcore est l’un des délices de la soirée, deux filous se jaugeant par-dessus les cartes, chacun convaincu d’être le plus malin, et tous deux dans l’erreur. **Daisy Lapworth** tire de Giannetta bien plus que le rôle n’en offre d’ordinaire, et la scène des commérages n’en est que meilleure.



L’une des gloires de la soirée, comme si souvent ici, est le **Chœur du Dorset Opera**, dressé de main de maître par **Stephen Harris**. Car le *Dorset Opera* aligne des effectifs que la plupart des maisons ne peuvent qu’envier, et lorsqu’ils déferlent tous sur le plateau, l’effet est proprement grisant, d’une manière qu’aucune ingéniosité scénographique ne saurait remplacer. La chorégraphie est du plus haut niveau d’un bout à l’autre, et les scènes avec les villageoises en sont le meilleur, vivantes et fouillées. Il y a une savoureuse partie de pêche aux pommes, têtes plongées dans le baquet et villageois en ressortant trempés et triomphants, qui arrache un franc éclat de rire et enracine le tout dans un été de campagne anglaise. On peut regarder n’importe quel coin du plateau et y trouver quelqu’un à la tâche. Quand la nouvelle de l’héritage de Nemorino se répand et que les femmes fondent sur lui, la mise en place est si bien réglée que le comique se fait tout seul.

Frank Zielhorst tient un **Orchestre du Dorset Opera e**n pleine

forme, dosant ses *tempi* avec finesse. Voilà, avec le chœur *maison*, ce qui fait d'une visite à Dorset Opera un plaisir si particulier. Rien ici ne cherche à choquer qui que ce soit, et Dieu merci. À la place, une production qui se fie à son ouvrage, ne vous laisse aucun doute sur l'histoire, trouve les rires et les laisse venir naturellement, puis vous brise doucement le cœur une minute et demie durant au second acte. Ajoutez-y une troupe de chanteurs qui, de toute évidence, s'amusent énormément, et vous tenez exactement ce que devrait être un festival d'opéra (estival) !

CRITIQUE, festival. BLANDFORD FORUM, Dorset Opera Festival (Coade Theatre), le 21 juillet 2026. DONIZETTI : L'Elisir d'amore. H. Hong, J. Broadhurst, J. Eyers, A. Smith… Andy Morton / Frank Zielhorst. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia),

le 24 juillet 2026. 2ème des 6 Concerts « Talent Fest »

Après le premier des 6 concerts « *Talent Fest*« , donné la veille, le 12e *Verão Clássico Festival & Academy* poursuivait son chemin avec son deuxième volet. Et de nouveau, le Teatro Thalia, ce sublime écrin baroque du XVIIIe siècle dont l'acoustique de velours semblent conçus pour magnifier chaque note, a vibré sous les archets et les voix d'une nouvelle génération d'artistes venus des quatre coins du monde. Si le premier concert « *Talent Fest* » nous avait enchantés, cette seconde soirée nous a offert une soirée tout aussi saisissante, ponctuée de deux véritables révélations (au violon).

Et c'est la jeune violoniste allemande **Mirjam Rikus** qui débute la soirée, avec l'*Allegro* de la *Sonate N°6* de **Beethoven** avec une énergie rayonnante. Son jeu, à la fois incisif et chantant, a su capturer l'essence classique du compositeur, porté par un **Ricardo Martins** au piano dont l'accompagnement, toujours d'une élégance rare, a offert un écrin de velours à la démonstration de jeune virtuose. La soirée s'est ensuite teintée de lyrisme avec la soprano chinoise **Huan Ouyang**, qui a interprété l'air déchirant « *Ach, ich fühl's* » de *La Flûte enchantée* de **Mozart**. Si sa voix, encore fragile, trahissait une certaine timidité et un besoin de maturation, elle a su toucher le public par la sincérité de son engagement et la pureté de ses intentions. Une promesse que le temps et le travail sauront certainement transformer en éclat. **Matthias Samuil**, au piano, l'a soutenue avec une délicatesse infinie.

Le violoncelliste israélien **Genwa Khazin** a alors offert un moment de pure méditation avec le *Prélude* de la *Suite N°2* de **Bach**. Quelle sobriété et quelle profondeur ! Chaque note semblait suspendue dans l'air, chaque phrase déroulait une architecture d'une perfection géométrique, rappelant que la véritable virtuosité réside aussi dans la capacité à faire chanter le silence. Puis vint un tourbillon de couleurs avec le *Nocturne and Tarantella* de **Szymanowski**, interprété par la violoniste autrichienne **Johanna Ott**. Sa maîtrise des ambiances contrastées – la langueur envoûtante du nocturne, suivie de la frénésie dansante de la *tarantelle* – a impressionné par sa palette expressive. **Pedro Costa**, au piano, a été un partenaire de feu, insufflant à ce duo une énergie communicative qui a enthousiasmé la salle.



La soprano polonaise **Aliaksandra Sinianskaya** a ensuite envoûté le public avec le célèbre « *Chi il bel sogno di Doretta* » de *La Rondine* de **Puccini.** Sa voix, d'une clarté cristalline et d'un timbre chaud, a déroulé ce rêve mélancolique avec une

élégance et une retenue dramatique confondantes. Un moment de pure beauté, magnifié par le jeu subtil de Matthias Samuil. Le violoniste néerlandais **Dario Hulsing** a alors pris le relais avec l'*Adagio di molto* du *Concerto* de **Sibelius.** La profondeur de son approche, la manière dont il a su faire chanter la ligne mélodique avec une intensité presque nordique, a révélé une maturité artistique rare chez un si jeune interprète. Chaque note était imprégnée d'une mélancolie lumineuse qui a captivé l'audience.

La soprano chinoise **Yin Wang** a apporté une touche de séduction et de mystère avec le célèbre « *Quando men vo* » (la valse de Musetta) tiré de *La Bohème* de Puccini. Son interprétation, pétillante et pleine de charme, a su capturer l'esprit coquin du personnage, portée par un **Matthias Samuil** toujours aussi présent et inspiré. Le violoniste allemand **Ludwig Dorner** a ensuite offert une lecture éclatante de l'*Allegro aperto* du *Concerto N°5* de **Mozart**. Sa technique, d'une propreté exemplaire, et son sens du dialogue avec le piano de **Ricardo Martins** ont rendu hommage à la grâce et à l'équilibre parfaits du compositeur salzbourgeois.

La soprano croate **Veronika Pervan** a plongé dans l'univers sombre et passionné de **Giuseppe Verdi** avec « *Egli non riede ancora* » extrait d'*Il Corsaro* Sa voix, puissante et dramatique, a su incarner avec brio le désespoir et la fureur du personnage, confirmant l'étendue de son potentiel lyrique. La violoniste espagnole **Esperança Recio** a ensuite livré une interprétation saisissante du *Recitativo und Scherzo-Caprice* de **Fritz Kreisler**. Cette pièce, véritable démonstration de virtuosité, a été maîtrisée avec une aisance et un panache qui ont ravi le public. Le dialogue entre le récitatif, plein de noblesse, et le *scherzo*, d'une folie dansante, a été mené avec un brio confondant.



Le contrebassiste allemand **Luis Büttner** a ensuite fait chanter son instrument dans l'*Andante* du *Concerto N°2* de **Bottesini**. Quelle prouesse ! La contrebasse, souvent cantonnée à des rôles d'accompagnement, s'est ici élevée avec une rondeur et une expressivité bouleversantes, portée par un **João Araújo** au piano d'une sensibilité remarquable. La soprano portugaise **Maria Bastos** a alors interprété « *Mein Herr Marquis* » de *La Chauve-Souris* de **Johann Strauss II** avec une verve et un humour communicatifs. Si sa voix, encore un peu verte, lui demande de mûrir et de gagner en assurance, son charisme scénique et sa joie de vivre ont conquis la salle, qui a salué son énergie contagieuse.



C’est alors que la soirée a pris une tournure mémorable. La violoniste autrichienne **Sonja Bogner** s’est emparée de la *Sonate Opus 27* N°3 d’**Eugène Ysaÿe** avec une maîtrise et une autorité absolument renversantes. Sa technique d’une précision diabolique, son jeu incandescent et son engagement dramatique sans faille ont littéralement envoûté le public. À la fin de sa prestation, les applaudissements furent si nourris, si enthousiastes, qu’elle dut revenir plusieurs fois saluer, déclenchant à chaque rappel une nouvelle salve d’acclamations. C’est la première « Révélation » de la soirée !…

La soprano mexicaine **Daniela Carreón** a ensuite offert un moment de grâce avec le grand air « *É strano…Sempre libera* » de *La Traviata* de **Giuseppe Verdi**. Son approche nuancée, passant avec une aisance confondante de l’introspection douloureuse du récitatif à l’ivresse vertigineuse de la *cabalette,* a révélé une artiste d’une maturité scénique exceptionnelle. **Matthias Samuil**, au piano, a suivi ce tourbillon d’émotions avec une complicité rare.

Et pour clore la soirée, vint la seconde révélation, celle qui restera gravée dans la mémoire des spectateurs présents ce

soir-là au Teatro Thalia ! **Jayden King**, jeune violoniste américain âgé de seulement 11 ans (!), s'est élancé dans le *Finale. Allegro vivacissimo* du *Concerto* de **Tchaïkovski**. Dès les premières notes, un silence de stupeur s'est abattu sur la salle. Comment un enfant de cet âge peut-il posséder une telle maîtrise technique, une telle maturité sonore, une telle intelligence musicale ? Son archet volait sur les cordes avec une agilité déconcertante, ses doubles cordes étaient d'une netteté chirurgicale, et son lyrisme, d'une fougue presque insolente, a emporté tout sur son passage. **Pedro Costa**, au piano, l'a suivi (comme il le pouvait !…) dans cette course effrénée avec un impressionnant soutien. Lorsque la dernière note s'est éteinte, ce fut une explosion d'applaudissements, des « *bravos* ! » fusant de toutes parts, des spectateurs debout, subjugués. **Jayden King** a dû saluer à de multiples reprises, le visage émerveillé par l'accueil triomphal qui lui était réservé. Il est incontestable que ce jeune prodige, par son époustouflante maîtrise et son charisme naturel, promet une carrière brillante qui fera sans doute un jour le tour du monde.



Ce deuxième concert « *Talent Fest* » a une fois de plus démontré la richesse et la vitalité de la jeune génération musicale réunie à Lisbonne. Dans l'écrin majestueux du **Teatro Thalia**, entre fragilités prometteuses et fulgurances éclatantes, le ***Verão Clássico*** continue de tisser sa légende. Et si la soirée s'est achevée sur l'éblouissement de ce jeune Américain de 11 ans, elle a également confirmé que chaque artiste présent sur scène, à son niveau, porte en lui l'avenir de la musique.

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 24 juillet 2026. 2ème des 6 Concerts

« Talent Fest ». Crédit photo (c) Andreia Carvalho

CRITIQUE, festival. WORMSLEY, Garsington Opera, le 10 juillet 2026. BARRY : The Importance of Being Earnest. J. France, H. Waddington, S. Boylan… Jack Furness (mise en scène), Philharmonia Orchestra, Douglas Boyd (direction musicale)

Jamais, de mémoire, un public du *Garsington Opera* n'aura ri si fort et si longtemps. Autour de moi, on pleure de rire grâce à cette production de « *The importance of being earnest* » de Gerald Barry ; un spectateur applaudit une assiette fracassée ; et lorsque quarante d'entre elles volent en éclats au sommet de la grande dispute du premier acte, je me découvre à peu près

le seul, dans tout le Buckinghamshire, à ne pas être emporté par la vague.

La partition de **Gerald Barry** naît à Los Angeles en 2011, gagne le *Linbury* de *Covent Garden* en 2013 puis le *Barbican Center* en 2016, et n'atteint qu'aujourd'hui la scène d'une maison de campagne. Quatre-vingt-dix minutes d'un seul souffle : Barry a taillé dans le texte d'**Oscar Wilde** jusqu'à en retrancher les deux tiers, décrivant ce qui reste comme une radiographie de la pièce. L'univers sonore est délibérément détraqué. Les chanteurs lancent leurs répliques à travers des intervalles vertigineux, la vaisselle se brise à la douzaine pour ponctuer une querelle, les personnages s'invectivent au porte-voix, et Barry ne cesse de greffer des airs empruntés sur sa propre écriture suractive. Ce sont ces citations qui demeurent : *Auld Lang Syne* s'invite, l'*Ode à la joie* surgit sans le moindre sourire, et ni l'une ni l'autre n'est traitée avec plus d'égards que le service à dîner. Le chef **Douglas Boyd** tient l'ensemble avec une précision réelle, et les musiciens du ***Philharmonia Orchestra*** méritent dix fois leur cachet dans une partition qui les traite en comédiens plutôt qu'en accompagnateurs.

Jack Furness signe une mise en scène d'une invention prodigieuse, sans une seconde de relâche. Les décors de **Francis O'Connor** éclatent de couleurs qui jurent, **Hannah Wolfe** habille la troupe comme si une malle à déguisements avait explosé dans les coulisses, les lumières de **Paul Pyant** tournent au quart de tour quand viennent les détonations, et la direction des mouvements de **Rebecca Meltzer** est ce qui empêche l'entreprise de sombrer dans la mêlée.

La distribution est superbe de bout en bout, et **Jennifer**

France est la raison d'être de la soirée. L'écriture de Cecily relève de la cruauté pure, perchée dans l'aigu et s'y maintenant, exigeant des sauts qui paraissent inchantables sur le papier ; France les enlève tous d'un timbre argenté, lumineux, qui jamais ne se durcit ni ne trahit l'effort. L'admirable est qu'elle tire de la beauté d'un matériau conçu pour l'absurde : les notes tombent en plein centre, posées plutôt qu'attaquées, et elle fait tout cela en souriant comme une enfant qui vient de réussir un mauvais coup. Il eût été facile, dans cette production, de fondre le chant dans le tumulte ambiant : elle s'y refuse, et la soirée y gagne infiniment. La Gwendolen de **Holly Brown** lui donne la réplique idéale par-dessus les assiettes, l'égalant en prestance comme en venin. **Seán Boylan** et **Zahid Siddiqui** ferraillent en Algernon et Jack avec une allégresse athlétique, **Susan Bickley** campe une Miss Prism délicieusement loufoque, et **Kevin Whately** fait beaucoup sans chanter une note en Dr Chasuble. **Peter Lidbetter** endosse tour à tour Lane et Merriman, impassible, et mérite qu'on le suive toute la soirée quel que soit le maître d'hôtel qu'il incarne. Le sommet comique revient toutefois à la monstrueuse Lady Bracknell de **Henry Waddington**, sanglée en officier de cuir à un poste de contrôle, et parfaitement hilarante. Nul ne saurait mieux jouer ni mieux chanter cela, et la discipline d'ensemble qu'exige pareil numéro, mené tambour battant et sans entracte, tient de l'exploit.

Et c'est là, pour moi, que le bât blesse. L'invention ne connaît aucun repos. Quelqu'un mentionne l'Australie et un kangourou bondit aussitôtsur le plateau – soit ; mais Furness prend alors *Tie Me Kangaroo Down*, Sport bien plus au pied de la lettre que la chanson ne l'entendait, et fait pendre la malheureuse bête au second acte, ce qui me paraît un brin sévère. Elle était autrement plus drôle vivante, et je l'aurais volontiers regardée filer dans les jardins de Garsington tenter sa chance avec les daims. Fort heureusement, nul *didgeridoo* à l'horizon. Il y a une vraie ingéniosité dans tout cela – ainsi ce canapé victorien qui se déplie en

toboggan, salué par des cris de ravissement – mais les traits les plus spirituels frôlent sans cesse la farce à malices. Ce qui se perd en route, c'est le mordant. Toute la méthode de Wilde tient dans la langue, l'écrit et le dit manœuvrés avec une,précision absolue pour railler l'aristocratie anglaise et, soyons francs, pour faire briller son propre esprit au passage. Ici la précision cède la place au non-sens, et le non-sens, si inspiré soit-il, ne fait pas couler le sang. Le chaos sans répit cesse d'être subversif pour devenir simplement bruyant. L'esprit de Wilde repose sur l'aplomb, le *tempo* et le silence avant que la lame ne s'enfonce : il se trouve ici piétiné dans la précipitation. Ôtez la scénographie, et je doute que la partition retienne à elle seule un public de concert quatre-vingt-dix minutes durant. Il lui faut le kangourou.



Stephen Fry a génialement résumé la mise en opéra de la pièce à « *donner un coup de machette dans un soufflé* », jolie formule et bien ironique de la part d'un acteur qui non seulement incarna Oscar Wilde lui-même au cinéma en 1997, mais revêtit aussi la robe de Lady Bracknell à la scène, prêtant chair à la plus acérée des créatures de l'auteur. Cela dit, Fry aime à étaler son savoir, ce qui n'est pas tout à fait l'intelligence, et Wilde eût saisi la nuance avant même le potage. Tout cela désigne le chemin qu'on n'a pas pris. Le « *bunburysme* », pour qui aurait échappé à la pièce, est le mot d'Algernon pour l'invention d'un ami fictif, l'éternellement souffrant M. Bunbury, dont la santé chancelante fournit un prétexte respectable pour s'éclipser dès que le devoir menace, tandis que Jack mène le même jeu à rebours avec un frère débauché imaginaire à la ville. Ce n'est un secret pour personne que Wilde décrivait là ses propres arrangements. Lui aussi entretenait un second moi et une seconde adresse, et toute la pièce vibre des délices et des terreurs de la double vie qu'il menait en l'écrivant. Un metteur en scène plus audacieux serait allé droit au but, et la matière ne demandait que cela : deux jeunes gens absorbés à un point remarquable dans les fictions l'un de l'autre, courtisant deux femmes éprises d'un prénom plutôt que d'un homme, et une intrigue dont le ressort même est la dissimulation. Furness a déjà placé une basse barbue dans la robe de Lady Bracknell : la question de savoir qui joue quoi, et pour qui, s'étale déjà au grand jour.

Ce choix aurait pu être le trait le plus aigu du spectacle – un homme incarnant cette respectabilité même qui allait perdre Wilde – mais on le joue pour la robe et pour le rire, et l'idée reste en souffrance. La production s'adjoint même une coordinatrice d'intimité, Haruka Kuroda, signe que l'on a songé à ce qui se trame sous la surface ; étant allé si loin, il est dommage de s'arrêter à la pantalonnade. Il existe une mise en scène véritablement dangereuse de cette œuvre : ce n'est pas tout à fait celle-ci. Et l'on est en droit de se

demander si toute cette bouffonnerie résonne autrement pour un spectateur homosexuel que pour le reste de la salle. Ce qui passe pour un divertissement inoffensif se glace quelque peu lorsqu'on se souvient que le Bunbury de Wilde n'était pas un ressort comique mais une stratégie de survie, et que cette société même qu'il raillait avec tant de délicatesse dans ses comédies de mœurs l'a jeté à la geôle de Reading, dès que sa double vie a été mise au jour. La pièce est imprégnée de ce péril, et une production qui la réduit à la farce savoure la plaisanterie tout en contournant ce qui la rend grave.

Reste la provocation. Furness croit manifestement administrer un correctif à un art de salon et à un public de salon ; mais l'assistance de Garsington a reçu chaque outrage comme une invitation à se divertir, et s'est divertie sans retenue. L'ironie ne manque pas : une bonne part de ce public appartenait à la classe même que Wilde écorchait, et à en juger par les rires, la chose lui a totalement échappé — on riait comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Rien ici n'a alarmé personne. C'est énormément drôle, magnifiquement exécuté, et bien moins dangereux qu'il n'y parait.

CRITIQUE, festival. WORMSLEY, Garsington Opera, le 10 juillet 2026. BARRY : The Importance of Being Earnest. J. France, H. Waddington, S. Boylan… Jack Furness (mise en scène), Philharmonia Orchestra, Douglas Boyd. Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 23 juillet 2026. 1er des 6 concerts « Talent Fest »

Ce 23 juillet, le Teatro Thalia, écrin baroque niché au cœur de Lisbonne, a vibré à l'occasion du premier concert « *Talent Fest* » dans le cadre de la 12e édition du *Verao Classico Festival & Academia* (toujours dirigée, depuis ses débuts et d'une main de maître, par le pianiste portugais Filipe Pinto-Ribeiro). Avant même que les jeunes artistes ne fassent leur apparition, le lieu impose le respect. Ce théâtre privé, édifié au XVIIIe siècle, fut un haut lieu de la vie culturelle lisboète, un refuge pour les arts où se pressaient l'aristocratie et les intellectuels épris de beauté. Ses pierres apparentes, et son acoustique en velours semblent encore imprégnées des murmures de deux siècles de récitals et de drames. Ce soir, pourtant, ce n'est pas à des fantômes du passé que les spectateurs font face, mais à une promesse d'avenir. Le festival portugais – qui se tient chaque été à Lisbonne

depuis 2014 (et cette année du 22 juillet au 1er août…) – a encore su tisser la toile d'un événement désormais de stature internationale, mêlant avec une vraie pertinence les concerts « *Master Fest* », confiés aux professeurs (dont l'ouverture du festival, la veille de cette soirée musicale) – et ces désormais fameux concerts « *Talent Fest* », dédiés aux étudiants (6 en tout, étalés du 23 au 30 juillet). Et quel lancement pour cette série dédiée à la jeune garde… gage d'un excellent *Cru* 2026 !

La soirée débute avec *Allegro vivo* de la *Sonate pour violon et piano* de Debussy, **Natalia Lerch** (violoniste polonaise) a imposé un jeu d'une diaphanéité saisissante. Avec un archet qui semblait caresser l'air, elle a su capturer l'essence impressionniste du compositeur, portée par un **Ricardo Martins** au toucher délicat, dont le piano se faisait tantôt écume, tantôt brise. Une entrée en matière qui promettait déjà un voyage technique hors du commun.

La soirée, placée sous le signe de l'éclectisme, a ensuite basculé vers l'âme slave avec **Yitian Liu**, mezzo-soprano chinoise, qui a livré l'air d'Olga de *Eugène Onéguine*. Quelle maturité pour une si jeune artiste ! Sa voix, ronde et légèrement cuivrée, a déroulé la mélancolie de Tchaïkovski avec une superbe intelligence dramatique, accompagnée par un **Matthias Samuil** qui a su se faire complice et discret à la fois.

Puis vint le choc du purisme avec la *Suite N°4* de Bach, interprétée par la violoncelliste israélienne **Yael Shmila**. Rarement un instrument n'a paru aussi habité. Sa technique, d'une propreté chirurgicale, n'a jamais sacrifié la chaleur du bois ; chaque courbe mélodique dessinait une architecture

parfaite. Un contrepoint saisissant avec la fougue gitane qui a suivi : **Victoria Zhang**, (toute jeune !) violoniste sino-américaine, qui a littéralement enflammé le *Thalia* avec les *Zigeunerweisen* de Sarasate. Sa virtuosité échevelée, ses trilles incandescents et son *pizzicato* d'une précision diabolique ont soulevé une salle conquise. Ricardo Martins, au piano, a suivi ce tourbillon avec une agilité stupéfiante.



La voix était à l'honneur et les sopranos se sont succédé avec un *brio* renversant, à commencer par **Elisa Bastos** (soprano portugaise) qui a plongé dans l'abîme tragique de « *Sola, perduta, abbandonata* » extrait de *Manon Lescaut* de Puccini avec des aigus déchirants de beauté, qui ont révélé une palette expressive rare chez une si jeune interprète. **Lora Vangelova** (Allemagne) lui a répondu avec la légèreté pétillante de *La Zingara* de Donizetti, tandis que **Donna Lee** (Chine) a impressionné par la puissance et la clarté diabolique de « *Saper Vorreste* » tiré de *Un Ballo in maschera* de Verdi, chaque note étant un trait d'esprit musical. Enfin, **Madalena Oliveira Martins** (Portugal), dans l'air tendre de

L’Elisir d’Amore, a su insuffler une innocence cristalline, portée par la constance lumineuse de Matthias Samuil au piano.



Mais ce concert fut aussi une démonstration éclatante des pépites rares de l’orchestre. Le contrebassiste **Pedro Carvalho**, dans l’*Andante* du *Concerto* de Koussevitzky, a fait chanter son instrument avec une rondeur et une expressivité qui défiaient les graves habituels. Son compatriote **Francisco Osório**, lui, a tissé une *Elegia* de Bottesini d’une mélancolie envoûtante, le tout soutenu par un **João Araújo** au piano d’une sensibilité exemplaire.

Et que dire des violonistes ? **Leonardo Priori** (Italie) a dompté la *Sonate N°3* d’Ysaÿe avec une maîtrise redoutable, mêlant prouesses polyphoniques et lyrisme brûlant. **Laura Kim** (USA) a attaqué l’*Allegro molto* de la *Sonate N°4* de Beethoven avec une énergie juvénile et un mordant rythmique parfaitement

maîtrisé. Quant à **Anna Gerber** (Suisse), elle a conclu la partie instrumentale en apothéose avec la *Polonaise de Concert* de Wieniawski : un feu d'artifice de doubles cordes, de sauts d'archet et de panache slave, digne des plus grandes scènes. Mention spéciale à **Pedro Costa**, pianiste collaborateur, dont le soutien fut un véritable pilier pour les deux derniers violonistes.



Et c'est la violoniste polonaise **Julia Majewska** qui a mis le point final à cette superbe soirée, portée par la grâce juvénile, avec le célèbre *Tzigane* de Maurice Ravel. Son violon, tour à tour rauque, langoureux et furieusement virtuose, a capté l'esprit tzigane avec *brio*. Pedro Costa, au piano, a tissé avec elle un dialogue d'une complicité sidérante, concluant ce marathon musical sur une note de pure ivresse.

Ce premier concert « *Talent Fest* » n'a pas seulement été une démonstration de technique, mais aussi une leçon d'âme. Ces jeunes artistes venus des quatre coins du monde (Portugal, Chine, Israël, USA, Allemagne, Italie, Suisse, Pologne) ont transformé le vénérable **Teatro Thalia** en un creuset de passions et d'espoirs. Sous la direction bienveillante des *Maestros* de la *Master Fest*, l'avenir de la musique classique est ici, entre ces murs chargés d'histoire… et il est radieux ! Le *Verao Classico Festival*, par son exigence et sa générosité, confirme son statut d'incontournable de l'été lisboète. Une soirée qui nous promet que les 5 prochains concerts *« Talent Fest »* – jusqu'au 31 juillet – seront à la hauteur de ce premier éblouissement !…

_____

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 23 juillet 2026. 1er Concert des « Talent Fest ». Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu et Andreia Carvalho

---

CRITIQUE, Festival. VILLIERS-SUR-LOIR, le 21 juillet 2026. 10è Festival Quatuor à

Vendôme. Edouard Ferlet, Rémi Delangle,…

Histoires de famille, de complicité, de rencontres et d'échanges humains et artistiques… Voilà déjà 10 ans que le Quatuor Voce fait son Festival dans le Vendômois : une initiative qui renforce les bénéfices de la transmission tout en impliquant toujours davantage les habitants du territoire. C'est aussi une autre manière de concevoir, vivre, partager l'expérience musicale à l'échelle locale…



Pendant une semaine, **les membres du Quatuor** proposent aux jeunes instrumentistes (de principe des ensembles, quatuors, trios, duos… constitués), une expérience formatrice et intensive qui s'appuie concrètement sur leur propre **apprentissage** du métier, … un métier riche, au long cours (22 années déjà depuis la création des Voce), que concrétisent aujourd'hui un son, un regard spécifique, un fonctionnement

surtout, affûté dans son rapport à la réalité de la scène (et aussi dans la conception des programmes comme de nouveaux projets artistiques) ; c'est tout cela que le Quatuor Voce cultive, représente et transmet tout au long de ces 7 jours (cette année du 20 au 26 juillet).

Le Festival s'est déployé grâce à la coopération des ressources locales, les associations et les collectivités évidemment, mais aussi, enrichissant la programmation, de captivantes personnalités artistiques du Vendômois, d'autant plus impliquées qu'elles partagent une même ouverture et le souci du partage et de l'échange ; c'est le cas des deux personnalités àl 'affiche ce soir, Edouard Ferlet et surtout, Rémi Delangle.



Ainsi pour cette première soirée, sur **la place Fortier de Villiers-sur-Loir,** le concert d'ouverture qui en deux volets (à 19h, puis 21h), expose d'abord le talent pluriel, percutant, onirique, à 2 claviers, du pianiste atypique **EDOUARD FERLET**. Son programme dédié au fameux récital de Cologne du légendaire Keith Jarret (1975) ouvre le bal. Le pianiste développe son propre regard sur ce concert mythique (le live a été vendu à 4 millions d'exemplaires, un record absolu pour un disque de piano seul)… avec son 2è piano intelligent, le « *pianoïd* » – capable de jouer les séquences qu'il a entendues-, Edouard Ferlet évoque le contexte dans lequel Keith Jarret a réalisé son récital à l'Opéra de Cologne… un tour de force, un coup de génie et aussi, un sommet de musique improvisée portée par une inspiration aussi lumineuse que joyeuse …

Les festivaliers retrouvent ensuite le pianiste à 21h aux

côtés du pétillant clarinettiste **RÉMI DELANGLE**, virtuose volubile, passant d'un style à l'autre, mêlant classique, comédie musicale, jazz, variété, musique traditionnelle des Balkans… avec une élégance continue. Le clarinettiste rejoint depuis les débuts du Festival Académie, les membres du Quatuor Voce comme mentor pédagogue : lui aussi apporte son éclairage personnel dans la formation et le perfectionnement des acédémiciens.

Ce soir à l'invitation d'Edouard Ferlet et Rémi Delangle, constituant le noyau du collectif « Musicoscopiques » avec le trompettiste **Guillaume Dutrieux**, se joignent plusieurs autres artistes pour des métissages improbables et surprenants (et d'autant plus appréciés) : la chanteuse **Valérie Gabail** (qui délaisse le baroque, ses champs plus familiers) ; l'étonnant saxophoniste **Rémi Sciuto**, sans omettre en fin de soirée, la chanteuse et guitariste congolaise, originaire de Brazzaville, **Doctrovée Bansimba**.

Tous cultivent le feu et la magie de la scène, aiment l'échange musical, convainquent en s'accordant de concert dans une ambiance très familiale … autant de valeurs et d'attitudes scéniques bienveillantes qui aiguisent l'attention des spectateurs comme elles inspirent les jeunes musiciens qui suivent les sessions de travail de l'Académie (et qui viennent évidement aux concerts du Festival). Ce soir, devant la façade de la Mairie de Villiers-sur-Loir, s'affichent la liberté du geste, la diversité des styles, un métissage généreux, des transcriptions souvent virtuoses [dont l'une d'après la mélodie de Fauré, « *les berceaux* », où la clarinette de Rémi Delangle réalise des phrasés inouïs, enivrés, envoûtants, proches du chant humain].



Photo © classiquenews 2026

ESPRIT DÉFRICHEUR… En cultivant le partage et la curiosité, l'ouverture et la rencontre, le Quatuor Voce incarne une autre manière de jouer et de penser la musique. Les derniers cd l'attestent (dont le dernier « *Figures argentines* », mai 2026) : l'esprit défricheur, l'enthousiasme et la générosité qu'étaye un profond sentiment d'humilité, nourrissent un cheminement artistique parmi les plus passionnants. Ce regard affûté qui s'affranchit de toute routine, ose, expérimente ; dans le croisement des répertoires et des cultures ; dans la conception même des programmes, les musiciens tissent un nouveau maillage qui fusionne étroitement expérience musicale

et partage. A leur actif, pas moins de 3 festivals dont ils ont construit eux-même, le contenu, le fonctionnement, et surtout la philosophie. L'humain et la transmission sont au cœur de leur démarche. Une vision d'espoir qui renouvelle l'accès à la musique classique, la façon de la vivre et de la partager ; une vision qui inspire des programmations comme des expériences artistiques toujours surprenantes et d'autant plus attendues.

Les 3 festivals conçus et portés par le Quatuor Voce :
« ***Éclats musicaux*** » (avril, Château d'Augerville, Loiret, 3è édition en 2026),
« ***Quatuor à Vendôme*** » (20-26 juillet, Vendômois, 10ème édition en 2026),
« ***Le rendez-vous des Princes*** » (17-24 août, Sud-Ardèche, 6ème édition en 2026)

PLUS D'INFOS sur le site du **Quatuor VOCE** :
https://www.quatuorvoce.com/



prochains concerts

Prochains concerts à l'affiche du 10è Festival Quatuor à Vendôme :
2 concerts par jour – à 11h puis 19h ou 20h30, dans plusieurs sites du Vendômois

Jeudi 23 juillet 2026, 20h30
VENDÔME, Chapelle Saint-Jacques
Prokofiev, Chausson (Concert), Debussy
Avec Déborah Nemtanu, violon
Julien Gernay, piano
Rémi Delangle, clarinette
Quatuor Voce

Vendredi 24 juillet 2026

11h, Gare de Thoré-la-Rochette
Moments musicaux : Quatuor Galilée

19h, Parc du Château de Vendôme
Déambulation musicale avec les étudiants de l'Académie – parcours avec séquences musicales

Samedi 25 juillet 2026
11h, Caves Loupin, Villiers-sur-Loir
Moments musicaux : concert surprise
20h30, église de Villers-sur-Loir
BEETHOVEN L'ARGENTIN ?
Quatuor Voce, Jean-Baptiste Henry, bandonéon
Quatuors de Beethoven (opus 18), Ginestera (n°1)

Dimanche 26 juillet 2026
11h, Jardins suspendus du Château de Vendôme
Les Impromptus du Château
Carte blanche avec les musiciens du Festival
19h, Campus Monceau assurances,
Vendôme, gare TGV
Happy end : carte blanche aux étudiants de l'Académie

PLUS D'INFOS sur le site du Quatuor VOCE :
https://www.quatuorvoce.com/

VIDÉO
10ème Festival QUATUOR A VENDÔME 2026

LIRE aussi **notre présentation annonce du 10è Festival Quatuor à Vendôme**, 20-26 juillet 2026 : https://www.classiquenews.com/vendome-les-10-ans-du-quatuor-voce-festival-academie-10e-edition-du-21-au-26-juillet-2026/

VENDÔME, QUATUOR VOCE. Les 10 ans du Festival Quatuor à Vendôme : du 21 au 26 juillet 2026

entretien

LIRE aussi **notre présentation / annonce du 10è Festival Quatuor à Vendôme :**

https://www.classiquenews.com/entretien-avec-le-quatuor-voce-a-propos-de-la-10eme-edition-du-festival-voce-a-vendome/

C’est un festival-académie, qui accueille chaque année pendant une semaine plusieurs groupes de musique de chambre désireux de se perfectionner auprès du Quatuor Voce, du clarinettiste Rémi Delangle, et des artistes invités du festival, auprès de qui ils bénéficient d’ateliers et de masterclass. Au programme du festival, il y a toujours des musiciens de premier plan (cette année Edouard Ferlet, Romain Leleu, Deborah Nemtanu…) et ce dialogue entre générations est très riche. Une partie des concerts du festival est assurée par les jeunes musiciens

_____

CRITIQUE, festival. LISBONNE, 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet 2026. Concert inaugural / le 1er des 4 concerts « Master Fest » avec

E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

Ce 22 juillet, le Teatro Thalia, joyau baroque niché au cœur de Lisbonne, a ouvert ses portes pour le concert inaugural de la 12e édition du *Verão Clássico Festival & Academia*. Ce théâtre privé, érigé au XVIIIe siècle, fut un lieu emblématique de la vie culturelle lisboète, un refuge pour les arts où se réunissaient aristocrates et intellectuels amoureux du beau. Ses murs de pierre apparente et son acoustique veloutée semblent encore imprégnés des murmures de deux siècles de récitals et de drames. Ce soir, pourtant, le drame n'était pas sur scène, mais dans les cœurs.

Alors que le nombreux public achevait de prendre place, le directeur artistique du festival, **Filipe Pinto-Ribeiro**, apparut, la voix teintée d'une émotion contenue. Il annonça la nouvelle qui assombrissait déjà le début du festival : la disparition soudaine, à la veille de l'inauguration, du grand violoniste et professeur hispano-allemand **Stephan Picard**. Avec une grande dignité, Filipe Pinto-Ribeiro tint à remercier chaleureusement le violoniste **Linus Roth**, dont la disponibilité et l'exceptionnel geste artistique – accepter en urgence de diriger les masterclasses de violon et de participer à ce concert inaugural – méritaient toute l'admiration. Puis, dans un élan de générosité et de fidélité à l'esprit du festival, il annonça que ce concert d'ouverture,

et l’intégralité de cette 12e édition du VERÃO CLÁSSICO, seraient dédiés à la mémoire de Stephan Picard. L’émotion était à son comble, et la musique allait désormais porter le deuil et l’hommage.

Le programme s’ouvrit alors sur une œuvre ajoutée spécialement pour l’occasion, comme un souffle venu de l’éternité : le *Mozart-Adagio* d’Arvo Pärt, composé en 1992 *in memoriam* du grand violoniste Oleg Kagan. Ce choix, d’une pertinence bouleversante, tissait un fil invisible entre deux morts prématurées. Sur scène, trois artistes – **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano – se recueillirent dans une interprétation d’une intensité rare. La musique de Pärt, avec son tintement méditatif, ses silences habités et ses notes suspendues comme des offrandes, créa un espace sacré sous les voûtes du Thalia. Chaque phrase musicale était un souffle retenu, un hommage muet au disparu. Ce fut un moment de pure grâce, où le temps semblait suspendu, et les larmes perlaient dans les regards émus des musiciens. Une communion parfaite entre l’âme d’un compositeur, le geste des artistes et la mémoire d’un violoniste dont l’esprit flottait parmi le public.



Passé ce moment de ferveur, la soirée s'envola avec le *Trio avec piano n°39* de **Josef Haydn**, interprété par **Linus Roth** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Dès l'Andante initial, s'installa une complicité lumineuse. Le *Poco adagio* fut un tissage de dialogues exquis, et le Finale « *à la hongroise* » conclut avec une virtuosité étincelante, les trois artistes semblant ne former qu'un seul souffle. Une lecture empreinte de naturel et d'élégance. Vint ensuite un moment insolite : le *Duetto* pour violoncelle et contrebasse de Rossini, interprété par **Edgar Moreau** et **Alexandra Scott.** Quel démonstration de génie ! La contrebasse, souvent reléguée au second plan, s'éleva ici avec une rondeur, une agilité et un chant prodigieux, dialoguant à égalité avec le violoncelle profond de Moreau. L'*Andante Molto* fut un duo d'amour, une mélancolie envoûtante, avant que l'*Allegro final* ne conclue cette pièce de bravoure par un déploiement de jeux de cordes, salué par les applaudissements reconnaissants du public.

La soprano russo-allemande **Anna Samuil** illumina ensuite la

scène avec les *Canzoni da camera* de Puccini. Quelle palette d'émotions ! Sa voix, d'une richesse captivante et d'un timbre magnétique, sut passer de la langueur passionnée de « *Sole e amore* » à l'ivresse méditerranéenne de « *Terra e mare* » et à la grâce enfantine de « *E l'uccellino* ». Sa diction, parfaite, et son art de la colorature firent revivre ces miniatures avec une intensité dramatique saisissante, avant de conclure ce moment puccinien par le déchirant aria « *In quelle trine morbide* » extrait de *Manon Lescaut*, où chaque silence portait le poids du désespoir. **Matthias Samui**l, son époux au piano, fut un compagnon d'une sensibilité infinie. La soirée se poursuivit avec les *Romanze da camera* de **Giuseppe Verdi**, où Anna Samuil révéla une nouvelle facette de son immense talent. La religiosité douloureuse du « *Deh, pietoso, oh Addolorata* » fut un instant de pure grâce, contrastant magnifiquement avec la verve populaire du « *Stornello* » et l'élan joyeux du « *Brindisi* ». Une fois encore, la complicité avec Matthias Samuil, au piano, était totale, chaque phrase musicale étant un échange vibrant.

Et, enfin, l'apogée de cette soirée mémorable : le *Trio avec piano n°1* de **Félix Mendelssohn,** interprété par **Eszter Haffner** au violon, **Edgar Moreau** au violoncelle et **Filipe Pinto-Ribeiro** au piano. Il est difficile de trouver les mots pour décrire l'incandescence de ce moment. Le *Molto Allegro agitato* initial fut un tourbillon romantique d'une énergie presque sauvage, les trois cordes s'enlaçant et se délaçant avec une précision chirurgicale et un lyrisme débordant. L'*Andante* offrit une respiration, une île de mélancolie d'une beauté céleste, avant que le *Scherzo*, avec son *leggiero e vivace* survolté, ne déchaîne l'enthousiasme de la salle. Le Finale, *Allegro assai appassionato*, fut l'apothéose : une course vertigineuse, une démonstration de maîtrise absolue où les quatre artistes, portés par la sensibilité de Haffner, la profondeur de Moreau et le piano éblouissant de Pinto-Ribeiro, entraînèrent le public dans un tourbillon d'émotion pure.

À la fin, les applaudissements furent longs, intenses, mêlés d'une émotion palpable. Ce concert inaugural des « Master Fest » (trois autres suivront jusqu'au 1er août…) fut, en définitive, un geste artistique total, une leçon de vie où la musique sut transformer la perte en beauté, la tristesse en communion. Sous la direction passionnée de **Filipe Pinto-Ribeiro**, le ***Verão Clássico*** a posé une pierre blanche sur le chemin de Stephan Picard. Ce festival, qui se tient chaque été au cœur de la capitale portugaise, confirme, avec une intensité peu commune, son statut de rendez-vous incontournable de l'été lisboète. Et ce premier « *Master Fest* », par sa qualité exceptionnelle et la profondeur de son hommage, restera longtemps gravé dans les mémoires comme une nuit où la musique fut plus forte que tout.



CRITIQUE, festival. LISBONNE, Concert d'ouverture du 12e Festival « Verao Classico » (Teatro Thalia), le 22 juillet

2026. 1er des 4 concerts « Master Fest » avec E. Moreau, F. Pinto-Ribeiro, L. Roth, E. Haffner, A. Samuil, M. Samuil et A. Scott

---

CRITIQUE, festival. 50ème FESTIVAL DU VIGAN (Temple d'Aumessas), le 21 juillet 2026. Frédéric CHATOUX (flûte) et Anaïs GAUDEMARD (harpe) dans des ouvrages de Bach, Saint-Saëns, Fauré, Ibert, Bartók et Piazzolla

Depuis un demi-siècle (!), le Festival du Vigan rayonne au cœur des Cévennes, porté par la vision et la passion inaltérable de son fondateur, le pianiste Christian Debrus. En 2026, pour ce jubilé d'or (jusque dans la couleurs du programme général du festival !), la manifestation cévenole célèbre cinquante ans d'exigence artistique et de convivialité, fidèle à l'esprit qui l'anime depuis sa création en 1976. Le programme, éclectique et

toujours d'une grande qualité, invite mélomanes et curieux à (re)découvrir des lieux chargés d'histoire, des églises et temples accrochés aux flancs du collines et montagnes de Cévennes, dont l'acoustique et l'intimité créent une magie unique à chaque concert. Cette édition anniversaire, qui s'étale sur tout l'été (jusqu'au 25 août cette année), voit défiler des artistes de renom, de jeunes talents et des figures emblématiques, confirmant la longévité et le rayonnement de ce festival singulier.

Un moment de grâce à Aumessas : flûte et harpe en harmonie

Parmi les temps forts de cette programmation 2026, le concert du 22 juillet, qui avait lieu dans le charmant **Temple d'Aumessas**, où la harpiste **Anaïs Gaudemard** et le flûtiste **Frédéric Chatoux** ont offert une prestation d'une touchante beauté.



Le programme, savamment concocté, était un véritable voyage musical. Il s'ouvrait sur la *Sonate BWV 1020* de **Johann Sebastian Bach,** interprétée avec une clarté et une justesse de style qui ont immédiatement plongé l'auditoire dans une méditation pleine de grâce. La *Fantaisie en La Majeur op.124* de **Camille Saint-Saëns** a ensuite déployé tout son romantisme, la harpe d'Anaïs Gaudemard répondant avec une palette de couleurs chatoyantes à la flûte lumineuse de Frédéric Chatoux. Les pièces de **Gabriel Fauré**, *Après un rêve* et le *Morceau de concours*, ont été des

moments de pure poésie, où le souffle et le toucher se sont faits d'une douceur infinie pour exprimer toute l'intimité et la mélancolie du compositeur.

La soirée s'est ensuite poursuivie avec l'*Entr'acte* de **Jacques Ibert**, une pièce pleine de verve et de fantaisie que les deux artistes ont rendue avec un *brio* et un esprit espiègle irrésistibles. La *Suite paysanne hongroise* de **Béla Bartók** a été une autre révélation, les deux musiciens explorant avec virtuosité les rythmes et les couleurs des danses populaires des Pays de l'Est, dans une interprétation à la fois puissante et subtile. Enfin, l'évocation du tango avec *Night Club 1960* d'**Astor Piazzolla** a électrisé le temple, la flûte se faisant tour à tour sensuelle et incisive, portée par le souffle puissant de la harpe.

Au-delà de l'exceptionnelle qualité d'interprétation, ce concert fut aussi un modèle de partage et de pédagogie. Avant chaque œuvre, Frédéric Chatoux (puis la harpiste pour les deux dernières piéces), avec une éloquence et une clarté remarquables, a pris le temps de présenter les pièces, d'en éclairer le contexte, les spécificités et les intentions des compositeurs. Cette approche a offert au public, qu'il soit mélomane averti ou simple amateur, une clé d'écoute précieuse, rendant la musique encore plus limpide et l'expérience profondément enrichissante. Ce geste, qui témoigne d'un profond respect pour le spectateur, a créé un lien unique entre les artistes et son public, transformant le récital en une véritable conversation musicale.

La complicité des deux artistes a également brillé dans les deux *bis* offerts en toute générosité. Un arrangement inattendu et poignant de *La Foule*, la célèbre chanson d'**Edith Piaf,** a d'abord suscité l'émotion, suivi de l'*Adagio* du **Quatuor avec flûte** de **W. A. Mozart**, un moment de pure sérénité qui a conclu cette soirée sur une note d'apaisement et de beauté absolue. Ce fut un concert exceptionnel, une célébration lumineuse de la musique de chambre dans un cadre idyllique… à l'occasion de

ce **50e Festival du Vigan** !

CRITIQUE, festival. 50ème FESTIVAL DU VIGAN (Temple d'Aumessas), le 21 juillet 2026. Frédéric CHATOUX (flûte) et Anaïs GAUDEMARD (harpe) dans des ouvrages de Bach, Saint-Saëns, Fauré, Ibert, Bartók et Piazzolla. Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, festival. BEAUNE, 44e Festival International d'Opéra Baroque, (Cour des Hospices), le 18 juillet 2026. PERGOLÈSE : L'Olimpiade. A. Zorzi Giustiniani, A. Bonitatibus, C. Colombo, S. Frigato, T.

Raftis… Orchestra Ghislieri, Giulio Prandi (direction musicale)

Vingt-trois ans après, le chef-d'œuvre lyrique de Pergolèse – *L'Olimpiade* – revient au Festival International d'Opéra Baroque de Beaune, dans une version hélas quelque peu écourtée, mais admirablement interprétée, avec une direction et une distribution de très haut vol.

Si la production opératique de Pergolèse reste relativement méconnue, du moins en France, le Festival de Beaune, fidèle à sa mission révélatrice de joyaux enfouis, avait fait œuvre de pionnier en présentant en 2003 cette *Olimpiade* avec, déjà, **Anna Bonitatibus**, puis en révélant, l'année suivante, son chef-d'œuvre comique, *Il Flaminio*, dirigé par le chef napolitain Antonio Florio. Ce 3ème *week-end* du festival bourguignon est en grande partie consacré à cet « *illustre inconnu* », auteur immortel du *Stabat Mater*, donné le lendemain avec d'autres œuvres napolitaines (Durante, Leo), permettant ainsi au public d'avoir un panorama plus vaste de sa production musicale.

L'*Olimpiade* est la troisième version, après celle de Caldara (1733) et de Vivaldi (1734), représentée en 1735 à Rome au théâtre Tordinona, de l'un des plus beaux livrets de Métastase, qui donna lieu à une soixantaine de versions. Si les sources sont multiples (Pausanias, Hérodote, Le Tasse, Guarini, l'Arioste, Maffei, Zeno ou Voltaire), Métastase écrit un livret d'une grande rigueur et d'une grande beauté classique, usant d'une remarquable économie de moyens pour

révéler toute une gamme d'affects contradictoires que synthétise parfaitement la célèbre et magnifique aria d'Aminta au centre même du drame, « *Siam navi all'onde algenti* », exemplaire métaphore des péripéties que traverse la vie humaine, faite d'obstacles à un bonheur qui finit par triompher (les intrigues du poète impérial illustrent ces « *Felicità sognate* » que déclame Cleonice dans son *Demetrio*).

Mise à part les premières versions, il est rare que les versions successives d'un même livret soient scrupuleusement fidèles aux intentions premières du poète. Si la version de Pergolèse trahit un peu moins l'intégrité du drame que la version précédente de Vivaldi, le compositeur napolitain s'adapte néanmoins aux contraintes du théâtre et aux interprètes dont il disposait. Ainsi, les chœurs du petit théâtre romain étant engagés sur une autre production, ceux prévus initialement par Métastase sont escamotés et remplacés par des airs solistes. C'est le cas en particulier du célèbre chœur des bergers « *O care, care selve* », remplacé par une sicilienne interprétée par Argene. De même, plusieurs récitatifs ont été remaniés ou supprimés, des arias adaptées, d'autres ajoutées, notamment deux pour Alcandro et un pour Aminta et Licida, tandis que, comme le fit Haendel et le fera Rossini, Pergolèse pratique lui aussi l'auto-emprunt (le matériau musical provient pour l'essentiel de son précédent opéra *seria*, *Adriano in Siria*, sur un autre livret de Métastase.)



À l'exception d'**Anna Bonitatibus**, dans le rôle de Licida, la distribution réunie dans la cour des Hospices est la même que celle de l'enregistrement de l'œuvre paru la veille chez le label Arcana, reflet d'une production donnée en novembre dernier au Teatro Pergolesi de Jesi. Si la voix a un peu perdu de sa superbe, **Anna Bonitatibus** garde intacte sa musicalité, doublée d'une intelligence rare du texte, capable d'exprimer les moindres nuances pathétiques du livret, notamment dans son air d'entrée, un air de bravoure du plus bel effet, « *Qual destrier* » ; elle impressionne par sa maîtrise du souffle dans « *Mentre dormi amor* » et dans le célèbre « *Gemo in un punto e fremo* », à la toute fin du deuxième acte, et émeut dans son ultime aria « *Nella fatal mia sorte* ». Dans le rôle de l'ami fidèle Megacle, **Theodora Raftis** est LA révélation de la soirée. Une présence électrisante, une éloquence d'exception, magnifiées par un timbre charnu, admirablement projeté et une aisance presque indécente, faisant fi de toutes les difficultés, tant dans la virtuosité (dans son célèbre air d'entrée « *Superbo di me stesso* », ou dans le redoutable « *Torbido in volto e nero* ») que dans l'émotion (exceptionnelle

interprétation du fameux « *Se cerca, se dice* », aux mille nuances expressives, un air diffusé, imité, parodié).

Dans le rôle de l'infortunée Argene, **Sivia Frigato** compense un timbre légèrement étriqué par une musicalité hors pair, une diction sans faille, combinaison idéale qui inspire une émotion de tous les instants. Elle en donne le ton dans l'inaugural « *O care selve, o care* », nous livre une version d'anthologie du plus bel air de la partition (« *Chi non desse un dì* ») et atteint l'acmé du pathos dans « *No, la speranza più non m'alletta* ». Sa comparse Aristea, objet de la *disputa* olympique entre les deux amis, est incarnée par **Carlotta Colombo**, soprano racée, habituée à un répertoire qui va de Monteverdi à Vivaldi (en témoigne son album solo, « *Arianna in Roma* », paru l'an dernier chez Arcana). Elle donne toute la mesure de son immense talent notamment dans la superbe *aria di sdegno* « *Tu me da me dividi* » et unit avec brio sa voix à celle de Megacle dans l'émouvant duo qui clôt le premier acte « *Nei giorni più felici* », hélas amputé de son *da capo*. Le ténor **Anicio Zorzi Giustiniani** campe un Clistene idéal, dont la voix solide affirme avec éloquence l'autorité inflexible du souverain, telle qu'elle transparaît par exemple dans les lignes itératives de « *Del destin non vi lagnate* », ou dans l'espiègle « *So che fanciullo è amore* ». Dans le rôle secondaire mais essentiel pour la résolution de l'intrigue d'Alcandro, l'alto **Francesca Ascioti** déploie un timbre somptueux dans sa péroraison du II, « *Apportator son io* », tout comme dans l'air ajouté (absent du livret original de Métastase) « *L'infelice in questo stato* », sans nul doute le plus beau écrit pour le rôle. Enfin, le ténor **Matteo Straffi** campe un Aminta très convaincant, mais si la voix est séduisante, elle peine un peu dans le registre aigu, faiblesse atténuée par la suppression de certains *da capo*, comme dans « *Son qual per mare ignoto* ».

À la tête de son remarquable **Orchestra Ghislieri**, **Giulio Prandi**, présent pour la première fois à Beaune, dirige avec

précision et un sens certain du théâtre, veillant constamment à ne pas défaire le lien toujours étroit qui unit l'éloquence du tissu orchestral à celle des voix. Si l'on peut déplorer les coupures qui nous privent de plus d'une heure de musique, cette version de l'*Olimpiade* est à marquer d'une pierre blanche.

CRITIQUE, festival. BEAUNE, 44e Festival International d'Opéra Baroque, (Cour des Hospices), le 18 juillet 2026. PERGOLÈSE : L'Olimpiade. A. Zorzi Giustiniani, A. Bonitatibus, C. Colombo, S. Frigato, T. Raftis… Orchestra Ghislieri, Giulio Prandi (direction musicale). Crédit phto (c) Ars Essentia